

Bimillénaire du décès du premier empereur de Rome

Les visages de l'empereur Auguste

Création d'un régime qui peut seul assurer la grandeur et la pérennité de l'Empire

Franck Colotte

«Âgé de dix-neuf ans, j'ai levé une armée de mon propre chef et à mes propres frais, grâce à laquelle j'ai rendu sa liberté à l'État qui était écrasé par la domination d'un parti!»

(Res Gestae Divi Augusti, 1)

Auguste s'est éteint à l'âge de 75 ans, après avoir fondé un régime qui allait durer cinq siècles. Il a accordé un soin particulier à planifier ses propres funérailles, transformées en un rituel grandiose. Il fut l'homme le plus puissant de son temps, au point d'avoir été divinisé: en devenant un dieu, il consolidait le pouvoir impérial. Il reste pourtant, par certains aspects, méconnu et énigmatique. C'est qu'il n'avait pas la séduction de son père adoptif Jules César, et cultivait le goût du secret. La manière dont il a gouverné le monde durant quarante ans, en plus d'offrir de fortes leçons politiques, fait de lui un personnage transhistorique fascinant qui continue à marquer le XXI^e siècle en lui imposant son image *Urbi et orbi*. Dans son ascension vers le pouvoir, Auguste a en effet su faire de son image, à Rome et dans les provinces, un instrument de sa politique. Il a régné sur les arts et les a portés à leur apogée, dans cet âge de paix et de prospérité.

«Moi, Auguste, empereur de Rome»

L'année 2014 marque le bimillénaire du décès du premier empereur de Rome, Auguste, mort à Nola, le 19 août 14 ap. J.-C. Pour apprécier le legs de cetificateur du monde romain, c'est-à-dire de tout le bassin méditerranéen, les manifestations se multiplient, allant des colloques universitaires aux expositions de grande envergure, à l'instar de l'initiative commune des musées du Capitole et du musée du Louvre.

Sur une idée d'Eugenio La Rocca (éminent spécialiste italien d'Auguste et de sa période), ces deux grands musées se sont associés pour puiser dans les collections d'art antique les plus importantes les œuvres les mieux à même de faire revivre ce qu'on a appelé le «siècle d'Auguste». Comme l'expliquent Cécile Giroire et Daniel Roger, commissaires de l'exposition «Moi, Auguste, empereur de Rome» (qui s'est tenue au Grand Palais jusqu'en juillet 2014), «il s'agit avant tout de présenter la personne et la personnalité d'Auguste, en les replaçant dans un contexte. Un contexte historique, mais également économique, social et culturel». La richesse de cette exposition met en relief la dimension «multifacettes» d'un homme qui n'était, à l'origine, pas destiné à régner. En le choisissant comme fils adoptif, César allait pourtant ouvrir à Octave les portes de Rome et de l'Empire. L'intrigant jeune homme pulvérisa ses adversaires, mit fin aux guerres civiles et institua un régime nouveau: le principat. Repoussant les limites de l'Empire, il fit advenir un âge d'or où la paix s'alliait à la beauté sous toutes ses formes.



Statue d'Auguste de Prima Porta, marbre blanc, 1^{er} siècle, Musées du Vatican Rome. (© Till Niermann, 2007)

Auguste ou comment devenir tout

Ses derniers mots, d'après l'historien Suétone, furent: Acta est fabula. «Le spectacle est terminé». De fait, sa vie fut une série de calculs et de feintes. Ce grand acteur a mené le jeu de sa vie avec un talent et un succès dont l'historien des hommes offre peu d'exemples comparables. Que sait-on d'Octave? Qu'il est né le «neuvième jour avant les calendes d'octobre, sous le consulat de M. Tullius Cicéron et de C. Antonius, peu avant le lever du soleil, dans la partie du Palatin appelée «aux têtes de bœufs». Sa mère Atia, était la fille de Julie, sœur de Jules César. À la fin de sa vie, Auguste écrivait dans ses mémoires qu'il était «issu d'une famille de chevaliers, ancienne et riche, dans laquelle le premier sénateur fut son père».

Dans la monographie qu'il lui consacre, le journaliste Bruno Albin, passant en revue un grand nombre de sources documentaires, relève que «ces précisions quant à son lignage ont leur importance. C'est sur ce sujet de dissonance, qui touche à l'honneur familial,

conscience et précision tous les éléments de la personne physique d'Auguste. Après avoir formulé un jugement d'ensemble sur le visage (beau, d'une beauté gracieuse) et noté l'impression générale qui s'en dégage (calme, sérénité), il décrit brièvement et sans ordre son physique. Entre ces éléments de description physique se glissent quelques indications psychologiques: Auguste est peu coquet, maître de soi, grand travailleur, mais souhaite de façon un peu puérile en imposer. L'observation du physique conduit à la découverte d'attitudes et de comportements qui sont révélateurs d'une psychologie. Or ce portrait est ambigu: devant cette accumulation d'indications disparates ne menant à aucune conclusion, nous pouvons notamment conclure à la volonté délibérée de rabaisser, de démythifier le plus illustre des Julio-Claudiens, comme le fera Voltaire au XVIII^e siècle, qualifiant Octave-Auguste de «meurtrier débauché et poltron qui osa exiler Ovide»¹. On a peine à croire qu'une telle juxtaposition d'éléments laudatifs et dénigratifs ne relève que du désir d'objectivité. N'y aurait-il pas là quelque perfidie de la part de Suétone?

Sénèque, quant à lui, chargé de l'éducation de Néron, présente Auguste à son élève comme le prince idéal dans son traité *De la brièveté de la vie*². Si les vertus augustes, officiellement célébrées tout au long de son règne ont fait de lui un dieu, la discrétion, la simplicité, l'austérité même de ses dernières années pouvaient faire de lui le modèle du Sage. Selon son habitude, le philosophe cordouan illustre, par un exemple et une anecdote, sa thèse: la vie n'est courte que pour celui qui l'a mal employée. La vie est assez longue pour celui qui se consacre à la philosophie et au perfectionnement de soi (*profectu animi*). Dans la mesure où il oppose deux notions apparemment contradictoires – *otium* et *negotium*, Sénèque utilise l'exemple d'Auguste pour montrer que même une vie sociale comblée ne peut satisfaire un homme de valeur. Quel exemple plus convaincant pourrait être donné que celui d'un empereur préférant au pouvoir absolu, ce pouvoir qui lui permettait de «fixer le sort des hommes et des nations», le repos qui permet de vivre pour soi (*se victurum sibi*)³? Cette conciliation des deux notions *otium-negotium*, considérées ici comme complémentaires, rapproche, selon Sénèque, Auguste du stoïcisme. Alors que l'épicurisme exige l'indifférence absolue à l'égard de tous les problèmes de la société, le stoïcisme admet en effet un partage de la vie entre les devoirs à l'égard d'autrui et les devoirs à l'égard de soi-même.

Acta est fabula!

Quelques instants avant de mourir, Auguste, dit-on, déclara en plaisantant à ceux qui l'entouraient «si vous êtes satisfaits, battez des mains et applaudissez l'acteur». Or les Romains étaient-ils satisfaits? L'historien Tacite rapporte dans ses *Annales*⁴ les jugements qu'ils portèrent sur la personne et l'œuvre de l'empereur quelques jours après sa mort. Ses ►

► partisans mettent en avant ses qualités morales: sa *pietas*, une des vertus augustes, son équité (*ius, apud cives*), sa modération (*modestiam*) à l'égard des alliés. À cela s'ajoute son réalisme politique: il a su agir au mieux en fonction d'une situation qui s'imposait à lui (état de guerre civile), de la nécessité pour atteindre son but de se donner les moyens d'y parvenir, de la personnalité des autres responsables politiques (inconsistance de l'un, immoralité de l'autre). Son efficacité est également mise en relief dans la mesure où le bilan de son action est doublement positif: il a su étendre l'Empire, en consolider les frontières et embellir la ville. À l'inverse, ses détracteurs ne veulent voir en lui qu'un hypocrite qui se fait un masque de vertu, un ambitieux, prêt à tout pour parvenir au sommet du pouvoir, un cynique usant selon les cas de corruption ou de violence.

Tacite semble ne vouloir privilégier aucune des deux thèses: il donne la parole directement aux uns et aux autres sans chercher à discréditer ni serait-ce que par le choix d'un mot, aucun des arguments. L'objectivité de l'historien se concilie d'ailleurs parfaitement avec la pensée de l'homme politique et du citoyen. Tacite, témoin des faiblesses de Vespasien, des cruautés de Domitien, des intrigues qui accompagnèrent l'arrivée au pouvoir de Trajan et d'Hadrien, a retiré de son observation du monde politique un très grand scepticisme. Sans illusion sur les hommes et les institutions, mais aimant sa patrie et conscient du risque de dislocation d'un si grand Empire, il considère que le principat, avec tous ses défauts, est un moindre mal. Quel qu'il ait été Auguste, au-delà des éloges et des critiques peut-être également fondées que ses contemporains lui adressèrent, il a eu au moins le mérite de fonder le régime qui peut seul assurer la grandeur et la pérennité de l'Empire.

Le retour de l'âge d'or?

Quand Auguste meurt en l'an 14 après J.-C., le monde romain a été transformé dans ses institutions, mais aussi dans son mode de vie et son apparence. Rome, la capitale, a été modernisée notamment par une nouvelle organisation administrative. À cela s'ajoute un aspect idéologique: le pouvoir augustéen prétendait en effet que l'histoire était achevée, avec le retour de l'âge d'or sous la royauté céleste d'Apollon. Le prince était censé régner sur un monde pacifié, où la piété, la justice et la prospérité allaient apporter le bonheur à la communauté des hommes. Or dans *l'Énéide*⁵ le poète Virgile met en scène l'apparition d'Auguste comme chargé par le destin de ramener l'âge d'or en Italie, ce qui l'égalé au dieu-roi Saturne, et comme appelé à dépasser, par l'ampleur de son action, les plus grands héros (Atlas, Hercule) et même un dieu (l'ancien dieu latin Liber, assimilé à Bacchus). Le «cygne de Mantoue», selon l'expression de Paul Claudel, a en effet composé *l'Énéide* pour redonner au peuple romain confiance en son destin et célébrer celui qui a rétabli la concorde entre les citoyens, développé la puissance de l'Empire et qui lui a donné, à lui Virgile, tant de marques d'estime et d'amitié.

L'habileté de Virgile consiste à imaginer qu'Énée, qui a connu depuis son départ de Troie tant de déboires et de deuils, perd courage au point de mettre en péril sa mission. Les dieux dé-

cident alors de lui permettre de descendre aux Enfers où son père lui révélera l'avenir de sa descendance et la gloire promise à l'Empire qu'il doit fonder: le présent pourra donc figurer comme avenir voulu par les dieux par rapport au lointain passé. Ce passage proprement épique marque ainsi la présence d'un héros dont l'action suppose à la fois une force et des qualités supérieures à celle d'un homme ordinaire, et une protection divine. L'action d'Auguste, supérieur par son ampleur à celle des plus grands héros, fait de lui une sorte de héros épique au second degré.

2.000 ans, et après?

Caractérisé par des changements survenus dans la vie religieuse et l'organisation urbaine, le bilan de quarante années de règne esquisse la physiologie du régime qu'Auguste, princeps de l'Empire romain, laissa en 14 après J.-C., et qui lui permit de répliquer son projet ambigu: détruire la république en en maintenant toutes les apparences⁶.

Il suffit par ailleurs de relire l'avant-dernier chapitre des *Res Gestae Divi Augusti*, récit de ses hauts faits et bilan politique qu'il dresse lui-même, sans doute à la fin de sa vie, pour se rendre compte de l'image officielle qu'il a voulu laisser à la postérité: «Pendant mon sixième et mon septième consulat, après avoir éteint les guerres civiles, étant en possession du pouvoir absolu avec le consentement universel, je transférai la république de mon pouvoir dans la libre disposition du Sénat et du peuple romain⁷». Cette image officielle qu'Octave-Auguste a cherché à construire, sous-tendue par un culte impérial d'envergure – celui au fond d'un roi qui ne disait pas son nom, est ainsi étayée ou ébranlée par des sources littéraires plus ou moins contemporaines qui contribuent à

riger la légende d'un monarque universel ou au contraire à le démythifier.

Les quelques textes que nous avons examinés permettent en tout cas de conclure que l'empereur Auguste, figure littéraire à la transhistoricité plastique, devient une sorte de personnage d'argile, modelé au gré des plumes, sculpté par les calames trempés dans le miel ou le vitriol, chaque auteur créant pour ainsi dire «son» Auguste. Deux mille ans plus tard, le premier empereur romain n'a donc pas pris une ride, le site de France Inter⁸ proposant même une interview fictive d'Auguste, présenté comme le précurseur des messages lapidaires en 140 signes sur Twitter avec sa célèbre formule pour décrire sa politique de grands travaux: «J'ai trouvé une Rome de briques, j'ai laissé une Rome de marbre⁹».

¹ Darcos (X.), *Auguste et son siècle*, Paris, Art Lys, 2014, p. 6.

² On a donné le nom de «siècle d'Auguste» à la période marquée par son long règne qui, après les excès des guerres civiles, vit fleurir,

après les excès des guerres civiles, vit fleurir, dans le domaine des lettres et des arts, des œuvres devenues classiques, cf. Nicolet (C.), «Auguste», in *Encyclopædia Universalis*, Paris, Encyclopædia Universalis, 1993, vol. 3, p. 418. Voir également Theorens (L.), *Panorama des littératures*, Paris, Marabout Université, vol. 2, 1966, p. 103-105: «On a pris l'habitude, depuis Voltaire, d'appeler

³ «Moi, Auguste, empereur de Rome», Paris, Beaux Arts éditions, 2014 (p. IV, propos recueillis par Armelle Fénelat).

⁴ Darcos (X.), Dictionnaire amoureux de la

⁵ Virgile, *Énéide*, Paris, Gallimard, coll. «Folio» (édition de Jacques Perret), p. 210-211 (VI, v. 788-807).

⁶ Franchetti (A.), *Rome et le Prince*, Paris, Belin, coll. «L'Antiquité au présent», 1994 (pour la traduction française).

⁷ *Res Gestae Divi Augusti* (texte établi et traduit par John Scheidel), Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 2007, p. 24 (34,1).

⁸ <http://www.franceinter.fr/emission-la-marque-de-l-histoire-l-empereur-auguste>.

⁹ Suétone, *Divus Augustus*, XXVIII, 5 («... marmoram se relinquare, quam latericiam accipisset»), p. 86

«Le Grand-Château d'Ansembourg, un lieu virgilien au Luxembourg»

Conférence et visite de l'allée mythologique le samedi 27 septembre

Dans le cadre des Journées du patrimoine 2014 Franck Colotte, chargé de cours associé à l'Université du Luxembourg, donnera au Grand-Château d'Ansembourg le samedi 27 septembre 2014, de 15 à 16 heures une conférence – avec visite de l'allée mythologique – intitulée «Le Grand-Château d'Ansembourg, un lieu virgilien au Luxembourg».

Virgile, le plus grand poète de son siècle, continue de nous parler. Son œuvre marque la pensée européenne d'une trace profonde. Celui que Paul Claudel surnommait le «Cygne de Mantoue» est plus que jamais vivant, comme une source à laquelle notre imaginaire peut se rafraîchir aujourd'hui. L'âge d'Or qu'il a immortalisé dans ses textes est d'une actualité brûlante, surtout à une époque comme la nôtre, caractérisée par une dissipation des valeurs, la confusion internationale, la crise qui n'en finit pas, dans le mal être et la linéarité de la pensée. Loin d'être une énième utopie, ce mythe qu'évoque l'allée mythologique du Grand-Château d'Ansembourg suscite chez le promeneur une réflexion sur le monde d'aujourd'hui et

sur l'opportunité d'une «sculpture» de soi. Celles-ci sont invitées à s'inspirer d'une pensée synthétique, aiguë, comme chez les Anciens, de la coexistence des contraires.

Le premier siècle avant J.-C. est déchiré par une grave crise: guerre civile, doute qui s'installe dans les esprits, effondrement des anciennes valeurs et des institutions. En même temps, c'est une période de grands espoirs. Le projet politique d'Octave – le futur Auguste, est vécu par certains comme une véritable mystique et une renaissance. Pris dans cette crise, Virgile témoigne, à travers deux chefs-d'œuvre – les *Bucoliques* et les *Géorgiques*. Il donne à voir l'âge d'Or et son Arcadie, il trouve avec les mots, la nouvelle alliance entre le cosmos et les hommes de son temps. Cette époque mythique, également appelée «règne de Saturne», est un «ver æternum» (printemps éternel), selon l'expression du poète Ovide (*Métamorphoses*, I, 107). Par-delà le genre bucolique, dont elle est moins représentative, la IV^e *Bucolique* est une prophétie et un discours messianique sur le retour de

Rome antique, Paris, Plon, 2011, p. 87-93.

⁵ Suétone, *Divus Augustus*, V, 1, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 7^e tirage, 2002, p. 67.

⁶ Suétone, *Divus Augustus*, II, 5, p. 65.

⁷ Albin (B.), *La véritable histoire d'Auguste*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 13. L'auteur met en avant l'aspect documentaire en compilant les passages-clés éclairant la vie d'Auguste tout en s'efforçant d'y apporter un éclairage nouveau n'hésitant pas à remettre en cause certains éléments que la tradition a cristallisés. Voir également: Néraudou (J.-P.), *Auguste. La brigue et le marbre*, Paris, Les Belles Lettres, 1996. Dans cette biographie du fondateur de l'Empire romain, l'auteur propose, à travers le récit des événements historiques, une réflexion sur les pratiques du pouvoir dont Auguste donne un exemple universel.

⁸ Suétone, *Divus Augustus*, LXXIX-LXXX, p. 127-128.

⁹ Rivière (Y.), «Un modèle de clémence?» in *L'Histoire*, n° 395 (janvier 2014), p. 76-77. L'auteur vise à démontrer qu'au sein de ce qu'il est convenu d'appeler «l'idéologie augustéenne», la clémence n'a jamais été érigée en vertu transcendante qui hisserait le prince au-dessus des lois.

¹⁰ Sénèque, *De brevitate vitae* (Dialogues tome II), Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 11^e tirage, 2003, p. 51-53 (IV, 2-6).

¹¹ Sénèque, *De brevitate vitae*, IV, 2, p. 52.

¹² Tacite, *Annales*, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 4^e tirage, 2003, p. 13-14 (I, 9,3 – 10,2).

¹³ Virgile, *Énéide*, Paris, Gallimard, coll. «Folio» (édition de Jacques Perret), p. 210-211 (VI, v. 788-807).

¹⁴ Franchetti (A.), *Rome et le Prince*, Paris, Belin, coll. «L'Antiquité au présent», 1994 (pour la traduction française).

¹⁵ *Res Gestae Divi Augusti* (texte établi et traduit par John Scheidel), Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 2007, p. 24 (34,1).

¹⁶ <http://www.franceinter.fr/emission-la-marque-de-l-histoire-l-empereur-auguste>.

¹⁷ Suétone, *Divus Augustus*, XXVIII, 5 («... marmoram se relinquare, quam latericiam accipisset»), p. 86

l'âge d'Or. Nonobstant les possibles interprétations de l'identité de l'enfant qu'elle mentionne, elle met en scène la figure du «Puer Aeternus», de cet enfant toujours jeune symbolisant la figure éternelle de la régénération.

L'allée mythologique du XVIII^e siècle du Grand-Château d'Ansembourg, joyau paysagistique et quasi fantasmagorique de cet ensemble architectural, contient une clé pour une série d'interprétations symboliques qui a été incorporée dans le jardin par son créateur. Elle donne une vision vivante du mythe de l'âge d'Or, et en souligne ainsi l'actualité. Le temps d'une promenade et de sa rêverie poétique et mythologique, elle trace le cheminement d'une réflexion sur soi-même dans le monde d'aujourd'hui: la distance que permet le mythe est un moyen de ne pas subir l'affrontement des religions, des utopies humaines et de la loi du plus fort. C'est aussi une occasion de penser la paix sublimant les conflits, l'agrément issu du travail dans l'harmonie avec la nature, le sentiment de justice intérieure par-delà l'extériorité sociale de la Loi.